

Et, pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît,  
Il sort tout à fait de lui-même,  
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paraît.

LA NUIT. Passe encorde le voir de ce sublime étage  
Dans celui des hommes venir,  
Prendre tous les transports que le cœur peut fournir,  
Et se faire à leur badinage,  
Si, dans les changements où son humeur l'engage,  
A la nature humaine il s'en voulait tenir :  
Mais de voir Jupiter taureau,  
Serpent, cygne, ou quelque autre chose,  
Je ne trouve point cela beau.

Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

MERCURE. Laissons dire tous les censeurs :  
Tels changements ont leurs douceurs  
Qui passent leur intelligence.

Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs ;  
Et, dans les mouvements de leurs tendres ardeurs,  
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

LA NUIT. Revenons à l'objet dont il a les faveurs.  
Si par son stratagème il voit sa flamme heureuse,  
Que peut-il souhaiter, et qu'est-ce que je puis ?

MERCURE. Que vos chevaux par vous au petit pas réduits,  
Pour satisfaire aux vœux de son âme amoureuse,  
D'une nuit si délicieuse  
Fassent la plus longue des nuits ;  
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,  
Et retardiez la naissance du jour  
Qui doit avancer le retour  
De celui dont il tient la place.

LA NUIT. Voilà sans doute un bel emploi  
Que le grand Jupiter m'apprête !  
Et l'on donne un nom fort honnête  
Au service qu'il veut de moi !

MERCURE. Pour une jeune déesse,  
Vous êtes bien du bon temps !  
Un tel emploi n'est bassesse  
Que chez les petites gens.

Lorsque dans un haut rang on a l'heur de paraître,  
Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon ;  
Et suivant ce qu'on peut être  
Les choses changent de nom.

LA NUIT. Sur de pareilles matières  
Vous en savez plus que moi ;  
Et, pour accepter l'emploi,  
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE. Eh ! la, la ! madame la Nuit,  
Un peu doucement, je vous prie ;  
Vous avez dans le monde un bruit  
De n'être pas si renchérie :  
On vous fait confidente, en cent climats divers,  
De beaucoup de bonnes affaires ;  
Et je crois, à parler à sentiments ouverts,  
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT. Laissons ces contrariétés,  
Et demeurons ce que nous sommes.  
N'apprétons pas à rire aux hommes  
En nous disant nos vérités.

MERCURE. Adieu. Je vais là-bas, dans ma commission,  
Dépouiller promptement la forme de Mercure,  
Pour y vêtir la figure  
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT. Moi, dans cet hémisphère, avec ma suite obscure,  
Je vais faire une station.

MERCURE. Bonjour, la Nuit.

LA NUIT. Adieu, Mercure.

(Mercure descend de son nuage, et la Nuit traverse le théâtre.)

## ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

SOSIE.

Qui va là ? Eh ! ma peur à chaque pas s'accroît.  
Messieurs, ami de tout le monde.  
Ah ! quelle audace sans seconde  
De marcher à l'heure qu'il est !  
Que mon maître couvert de gloire  
Me joue ici d'un vilain tour !

Quoi ! si pour son prochain il avait quelque amour,  
M'aurait-il fait partir par une nuit si noire ?  
Et, pour me renvoyer annoncer son retour  
Et le détail de sa victoire,  
Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour ?  
Sosie, à quelle servitude  
Tes jours sont-ils assujettis !  
Notre sort est beaucoup plus rude  
Chez les grands que chez les petits.

Il veulent que pour eux tout soit dans la nature  
Obligé de s'immoler.

Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,  
Dès qu'ils parlent il faut voler.  
Vingt ans d'assidu service  
N'en obtiennent rien pour nous :  
Le moindre petit caprice  
Nous attire leur courroux.  
Cependant notre âme insensée  
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,  
Et s'y veut contenter de la fausse pensée  
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.  
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,  
En vain notre dépit quelquefois y consent ;  
Leur vue a sur notre zèle  
Un ascendant trop puissant,  
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant  
Nous rengage de plus belle.  
Mais enfin, dans l'obscurité,  
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.  
Il me faudrait, pour l'ambassade,  
Quelque discours prémédité.  
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire  
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;  
Mais comment diantre le faire,  
Si je ne m'y trouvais pas ?

N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,  
Comme oculaire témoin.

Combien de gens font-ils des récits de bataille  
Dont ils se sont tenus loin !  
Pour jouer mon rôle sans peine,  
Je le veux un peu repasser.

Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène ;  
Et cette lanterne est Alcmène,  
A qui je me dois adresser.

(Sosie pose sa lanterne à terre.)

Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux...  
(Bon ! beau début !) l'esprit toujours plein de vos charmes,  
M'a voulu choisir entre tous  
Pour vous donner avis du succès de ses armes,  
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.

« Ah ! vraiment, mon pauvre Sosie,  
A te revoir j'ai de la joie au cœur.  
— Madame, ce m'est trop d'honneur,  
Et mon destin doit faire envie.  
(Bien répondu ! — Comment se porte Amphitryon ?  
— Madame, en homme de courage,  
Dans les occasions où la gloire l'engage.  
(Fort bien ! belle conception !)  
— Quand viendra-t-il, par son retour charmant,  
Rendre mon âme satisfaite ?  
— Le plus tôt qu'il pourra, madame, assurément,

Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.  
(Ah !) — Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?  
Que dit-il ? que fait-il ? Contente un peu mon âme.  
— Il dit moins qu'il ne fait, madame,  
Et fait trembler les ennemis.  
(Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?)  
— Que font les révoltés ? Dis-moi, quel est leur sort ?  
— Ils n'ont pu résister, madame, à notre effort :  
Nous les avons taillés en pièces,  
Mis Pénélope leur chef à mort,  
Pris Télébe d'assaut : et déjà dans le port  
Tout retentit de nos prouesses.  
— Ah ! quel succès, ô dieux ! Qui l'eût pu jamais croire !  
Raconte-moi, Sosie, un tel événement.  
— Je le veux bien, madame ; et, sans m'enfler de gloire,  
Du détail de cette victoire  
Je puis parler très-savamment.  
Figurez-vous donc que Télébe,  
Madame, est de ce côté.  
(Sosie marque les lieux sur sa main où à terre.)  
C'est une ville, en vérité,  
Aussi grande quasi que Thèbe.  
La rivière est comme là ;  
Ici nos gens se campèrent ;  
Et l'espace que voila,  
Nos ennemis l'occupèrent.  
Sur un haut, vers cet endroit,  
Était leur infanterie ;  
Et plus bas, du côté droit,  
Était la cavalerie.

Après avoir aux dieux adressé les prières,  
Tous les ordres donnés, on donne le signal :  
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,  
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;  
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,  
Et vous allez voir comme quoi.  
Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;  
Là, les archers de Créon, notre roi ;  
Et voici le corps d'armée.

(On fait un peu de bruit.)

Qui d'abord... Attendez ; le corps d'armée a peur ;  
J'entends quelque bruit, ce me semble.

## SCÈNE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE (SOUS la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon).  
Sous ce minois qui lui ressemble,  
Chassons de ces lieux ce causeur,  
Dont l'abord importun troublerait la douceur  
Que nos amants goûtent ensemble.

SOSIE (SANS VOIR MERCURE). Mon cœur tant soit peu se rassure,  
Et je pense que ce n'est rien.  
Crainte pourtant de sinistre aventure,  
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE (à part). Tu seras plus fort que Mercure,  
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE (SANS VOIR MERCURE). Cette nuit en longueur me semble sans pareille.  
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,  
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,  
Ou que trop tard au lit le blond Phebus sommeille,  
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE (à part). Comme avec irrévérence  
Parle des dieux ce maraud !  
Mon bras saura bien tantôt  
Châtier cette insolence ;  
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,  
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE (apercevant Mercure d'un peu loin). Ah ! par ma foi, j'avais raison :  
C'est fait de moi, chétive créature !  
Je vois devant notre maison  
Certain homme dont l'encolure  
Ne me présage rien de bon.  
Pour faire semblant d'assurance,  
Je veux chanter un peu d'ici.  
(Il chante.)

MERCURE. Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence

Que de chanter et m'étourdir ainsi ?  
(A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affaiblit peu à peu.)  
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE (à part). Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE. Depuis plus d'une semaine  
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;  
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,  
Et je cherche quelque dos  
Pour me remettre en haleine.

SOSIE (à part). Quel diable d'homme est-ce ci ?  
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.  
Mais pourquoi trembler tant aussi ?  
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,  
Et que le drôle parle ainsi  
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.  
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous eroie un oison :  
Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître.  
Faisons-nous du cœur par raison :  
Il est seul, comme moi ; je suis fort, j'ai bon maître,  
Et voilà notre maison.

MERCURE. Qui va là ?

SOSIE. Moi.

MERCURE. Qui, moi ?

SOSIE. Moi. (A part.) Courage, Sosie.

MERCURE. Quel est ton sort ? dis-moi.

SOSIE. D'être homme et de parler.

MERCURE. Es-tu maître ou valet ?

SOSIE. Comme il me prend envie.

MERCURE. Où s'adressent tes pas ?

SOSIE. Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE. Ah ! ceci me déplaît.

SOSIE. J'en ai l'âme ravie.

MERCURE. Résolument, par force ou par amour,  
Je veux savoir de toi, traître,  
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,  
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE. Je fais le bien et le mal tour à tour :  
Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

MERCURE. Tu montres de l'esprit, et je te vois en train  
De trancher avec moi de l'homme d'importance.  
Il me prend un désir, pour faire connaissance,  
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE. A moi-même ?

MERCURE. A toi-même ! et t'en voilà certain.  
(Mercure donne un soufflet à Sosie.)

SOSIE. Ah ! ah ! c'est tout de bon.

MERCURE. Non, ce n'est que pour rire,  
Et répondre à tes quolibets.  
Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire,  
Comme vous baillez des soufflets !  
Ce sont là de mes moindres coups,  
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE. Si j'étais aussi prompt que vous,  
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE. Tout cela n'est encor rien,  
Nous verrons bien autre chose.  
Pour y faire quelque pause,  
Pour suivre notre entretien.

SOSIE. Je quitte la partie.  
(Sosie veut s'en aller.)

MERCURE (arrêtant Sosie). Où vas-tu ?

SOSIE. Que t'importe ?

MERCURE. Je veux savoir où tu vas.  
Me faire ouvrir cette porte.  
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE. Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,  
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE. Quoi ! tu veux par ta menace  
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE. Comment ! chez nous ?

SOSIE. Oui, chez nous.

MERCURE. O le traître !  
Tu te dis de cette maison ?

SOSIE. Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE. Eh bien ! que fait cette raison ?

SOSIE. Je suis son valet.

MERCURE. Toi ?

SOSIE. Moi.

MERCURE. Son valet ?

SOSIE. Sans doute.

MERCURE. Valet d'Amphitryon ?

SOSIE. D'Amphitryon, de lui.

MERCURE. Ton nom est ?



SOSIE. Sosie. Eh ! comment ?  
 MERCURE. Sosie. Ecoute.  
 Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?  
 SOSIE. Pourquoi ? De quelle rage est ton âme saisie ?  
 MERCURE. Qui te donne, dis-moi, cette témérité  
 De prendre le nom de Sosie ?  
 SOSIE. Moi, je ne le prends point ; je l'ai toujours porté.  
 MERCURE. Oh ! le mensonge horrible, et l'impudence extrême !  
 Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?  
 SOSIE. Fort bien. Je le soutiens par la grande raison  
 Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême,  
 Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,  
 Et d'être un autre que moi-même.  
 MERCURE. Mille coups de bâton doivent être le prix  
 D'une pareille effronterie.  
 SOSIE (battu par Mercure). Justice, citoyens ! Au secours, je vous prie !  
 MERCURE. Comment, bourreau, tu fais des cris !  
 SOSIE. De mille coups tu me meurtris,  
 Et tu ne veux pas que je crie !  
 MERCURE. C'est ainsi que mon bras...  
 SOSIE. L'action ne vaut rien.  
 Tu triomphes de l'avantage  
 Que te donne sur moi mon manque de courage ;  
 Et ce n'est pas en user bien.  
 C'est pure fanfaronnerie  
 De vouloir profiter de la poltronnerie  
 De ceux qu'attaque notre bras.  
 Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme ;  
 Et le cœur est digne de blâme  
 Contre les gens qui n'en ont pas.  
 MERCURE. Eh bien ! es-tu Sosie, à présent ? qu'en dis-tu ?  
 SOSIE. Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ;  
 Et tout le changement que je trouve à la chose,  
 C'est d'être Sosie battu.  
 MERCURE (menaçant Sosie).  
 Encore ! Cent autres coups pour cette autre impudence.  
 SOSIE. De grâce, fais trêve à tes coups.  
 MERCURE. Fais donc trêve à ton insolence.  
 SOSIE. Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence :  
 La dispute est par trop inégale entre nous.  
 MERCURE. Es-tu Sosie encor ? dis, traître !  
 SOSIE. Hélas ! je suis ce que tu veux :  
 Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux,  
 Ton bras t'en a fait le maître.  
 MERCURE. Ton nom était Sosie, à ce que tu disais ?  
 SOSIE. Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;  
 Mais ton bâton, sur cette affaire,  
 M'a fait voir que je m'abusais.  
 MERCURE. C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue :  
 Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.  
 SOSIE. Toi, Sosie !  
 MERCURE. Oui, Sosie ; et si quelqu'un s'y joue,  
 Il peut bien prendre garde à soi.  
 SOSIE (à part). Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,  
 Et par un imposteur me voir voler mon nom !  
 Que son bonheur est extrême,  
 De ce que je suis poltron !  
 Sans cela, par la mort !...  
 MERCURE. Entre tes dents, je pense,  
 Tu murmures je ne sais quoi.  
 SOSIE. Non. Mais, au nom des dieux, donne-moi la licence  
 De parler un moment à toi.  
 MERCURE. Parle.  
 SOSIE. Mais promets-moi de grâce,  
 Que les coups n'en seront point.  
 Signons une trêve.  
 MERCURE. Passe :  
 Va, je t'accorde ce point.  
 SOSIE. Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?  
 Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?  
 Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,  
 Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie ?  
 MERCURE (levant le bâton sur Sosie). Comment ! tu peux... ?  
 SOSIE. Ah ! tout doux :  
 Nous avons fait trêve aux coups.  
 MERCURE. Quoi ! pendard, imposteur, coquin !...  
 SOSIE. Pour des injures,  
 Dis-m'en tant que tu voudras :  
 Ce sont légères blessures,  
 Et je ne m'en fâche pas.  
 MERCURE. Tu te dis Sosie ?

SOSIE. Oui. Quelque conte frivole...  
 MERCURE. Sus, je romps notre trêve, et reprends ma parole.  
 SOSIE. N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,  
 Et souffrir un discours si loin de l'apparence.  
 Etre ce que je suis est-il en ta puissance,  
 Et puis-je cesser d'être moi ?  
 S'avisait-on jamais d'une chose pareille,  
 Et peut-on démentir cent indices pressants ?  
 Révé-je ? Est-ce que je sommeille ?  
 Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants ?  
 Ne sens-je pas bien que je veille ?  
 Ne suis-je pas dans mon bon sens ?  
 Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis  
 A venir en ces lieux vers Alcène sa femme ?  
 Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,  
 Un récit de ses faits contre nos ennemis ?  
 Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?  
 Ne tiens-je pas une lanterne en main ?  
 Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ?  
 Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?  
 Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie ?  
 Pour m'empêcher d'entrer chez nous,  
 N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?  
 Ne m'as-tu pas roué de coups ?  
 Ah ! tout cela n'est que trop véritable.  
 Et, plutôt au ciel, le fût-il moins !  
 Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable.  
 Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.  
 MERCURE. Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire  
 Un assomment éclat de mon juste courroux.  
 Tout ce que tu viens de dire  
 Est à moi, hormis les coups.  
 SOSIE. Ce matin du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,  
 Cette lanterne sait comme je suis parti.  
 Amphitryon du camp vers Alcène, sa femme,  
 M'a-t-il pas envoyé ?  
 MERCURE. Vous en avez menti.  
 C'est moi qu'Amphitryon députa vers Alcène,  
 Et qui du port persique arrive de ce pas ;  
 Moi qui viens annoncer la valeur de son bras,  
 Qui nous fait remporter une victoire pleine,  
 Et de nos ennemis a mis le chef à bas.  
 C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,  
 Fils de Dave, honnête berger ;  
 Frère d'Arpège mort en pays étranger ;  
 Mari de Cléanthis la prude,  
 Dont l'humeur me fait enrager ;  
 Qui dans Thèbes ai reçu mille coups d'étrivière,  
 Sans en avoir jamais dit rien,  
 Et jadis en public fus marqué par derrière  
 Pour être trop homme de bien.  
 SOSIE (bas, à part). Il a raison. A moins d'être Sosie,  
 On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit ;  
 Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,  
 Je commence à mon tour à le croire un petit.  
 En effet, maintenant que je le considère,  
 Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.  
 Faisons-lui quelque question,  
 Afin d'éclaircir ce mystère.  
 (Haut.) Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,  
 Qu'est-ce qu'Amphitryon obtint pour son partage ?  
 MERCURE. Cinq fort gros diamants, en nœud proprement mis,  
 Dont leur chef se parait comme d'un rare ouvrage.  
 SOSIE. A qui destine-t-il un si riche présent ?  
 MERCURE. A sa femme ; et sur elle il le veut voir paraître.  
 SOSIE. Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent ?  
 MERCURE. Dans un coffre scellé des armes de mon maître.  
 SOSIE (bas, à part). Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie ;  
 Et de moi je commence à douter tout de bon.  
 Près de moi par la force il est déjà Sosie ;  
 Il pourrait bien encor l'être par la raison.  
 Pourtant, quand je me tâte et que je me rappelle,  
 Il me semble que je suis moi.  
 Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle  
 Pour démêler ce que je voi ?  
 Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,  
 A moins d'être moi-même on ne le peut savoir.  
 Par cette question il faut que je l'étonne ;  
 C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.  
 (Haut.) Lorsqu'on était aux mains, que fis-tu dans nos tentes,  
 Où tu courus seul te fourrer ?  
 MERCURE. D'un jambon...  
 SOSIE (bas, à part). L'y voilà !  
 MERCURE. Que j'allai déterrer

Je coupai bravement deux tranches succulentes,  
 Dont je sus fort bien me bourrer.  
 Et, joignant à cela d'un vin que l'on ménage,  
 Et dont, avant le goût, les yeux se contentaient,  
 Je pris un peu de courage  
 Pour nos gens qui se battaient.  
 SOSIE (bas, à part). Cette preuve sans pareille  
 En sa faveur conclut bien ;  
 Et l'on n'y peut dire rien,  
 S'il n'était dans la bouteille.  
 (Haut.) Je ne saurais nier, aux preuves qu'on m'expose,  
 Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix ;  
 Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois :  
 Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.  
 MERCURE. Quand je ne serai plus Sosie,  
 Sois-le, j'en demeure d'accord ;  
 Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,  
 Si tu prends cette fantaisie.  
 SOSIE. Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,  
 Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.  
 Mais il faut terminer enfin par quelque chose :  
 Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.  
 MERCURE. Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade ?  
 SOSIE (battu par Mercure).  
 Ah ! qu'est-ce ci, grands dieux ? il frappe un ton plus fort,  
 Et mon dos pour un mois en doit être malade.  
 Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.  
 O juste ciel, j'ai fait une belle ambassade !  
 MERCURE (seul). Enfin je l'ai fait fuir ; et, sous ce traitement,  
 De beaucoup d'actions il a reçu la peine.  
 Mais je vois Jupiter, que fort civilement  
 Reconduit l'amoureuse Alcène.

## SCÈNE III.

JUPITER, sous la figure d'Amphitryon ; ALCÈNE, CLÉANTHIS,  
 MERCURE.

JUPITER. Défendez, chère Alcène, aux flambeaux d'approcher.  
 Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue ;  
 Mais ils pourraient ici découvrir ma venue,  
 Qu'il est à propos de cacher.  
 Mon amour, que gênaient tous ces soins éclatants  
 Où me tenait lié la gloire de nos armes,  
 Aux devoirs de ma charge a volé les instants  
 Qu'il vient de donner à vos charmes.  
 Ce vol, qu'à vos beautés mon cœur a consacré,  
 Pourrait être blâmé dans la bouche publique,  
 Et j'en veux pour témoin unique  
 Celle qui peut m'en savoir gré.  
 ALCÈNE. Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire  
 Que répandent sur vous vos illustres exploits ;  
 Et l'éclat de votre victoire  
 Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits.  
 Mais, quand je vois que cet honneur fatal  
 Eloigne de moi ce que j'aime,  
 Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,  
 De lui vouloir un peu de mal,  
 Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême  
 Qui des Thébains vous fait le général.  
 C'est une douce chose, après une victoire,  
 Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;  
 Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,  
 Un triste coup, hélas ! est bientôt arrivé.  
 De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée  
 Au moindre choc dont on entend parler !  
 Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,  
 Par où jamais se consoler  
 Du coup dont on est menacé ?  
 Et de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,  
 Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,  
 Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur  
 Qui peut à tout moment trembler pour ce qu'il aime ?  
 JUPITER. Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente ;  
 Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé ;  
 Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante  
 De trouver tant d'amour dans un objet aimé.  
 Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne  
 Aux tendres sentiments que vous me faites voir ;

Et pour les bien goûter, mon amour, chère Alcène,  
 Voudrait n'y voir entrer rien de votre devoir :  
 Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,  
 Je dusse les faveurs que je reçois de vous ;  
 Et que la qualité que j'ai de votre époux  
 Ne fût point ce qui me les donne.  
 ALCÈNE. C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle  
 Tient le droit de paraître au jour ;  
 Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule  
 Dont s'embarrasse votre amour.  
 JUPITER. Ah ! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse  
 Passe aussi celle d'un époux ;  
 Et vous ne savez pas, dans des momnets si doux,  
 Quelle en est la délicatesse.  
 Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux  
 Sur cent petits égards s'attache avec étude,  
 Et se fait une inquiétude  
 De la manière d'être heureux.  
 En moi, belle et charmante Alcène,  
 Vous voyez un mari, vous voyez un amant ;  
 Mais l'amant seul me touche, à parler franchement ;  
 Et je sens près de vous que le mari le gêne.  
 Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,  
 Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne ;  
 Et sa passion ne veut point  
 De ce que le mari lui donne.  
 Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,  
 Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,  
 Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,  
 Et par qui tous les jours des plus chères faveurs  
 La douceur est empoisonnée.  
 Dans le scrupule enfin dont il est combattu,  
 Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,  
 Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse ;  
 Que le mari ne soit que pour votre vertu,  
 Et que de votre cœur, de bonté revêtu,  
 L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALCÈNE. Amphitryon, en vérité,  
 Vous vous moquez de tenir ce langage ;  
 Et j'aurais peur qu'on ne vous crût pas sage  
 Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER. Ce discours est plus raisonnable,  
 Alcène, que vous ne pensez.  
 Mais un plus long séjour me rendrait trop coupable,  
 Et du retour au port les moments sont pressés.  
 Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie  
 Pour un temps m'arrache de vous ;  
 Mais, belle Alcène, au moins quand vous verrez l'époux,  
 Songez à l'amant, je vous prie.

ALCÈNE. Je ne sépare point ce qu'unissent les dieux :  
 Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

## SCÈNE IV.

CLÉANTHIS, MERCURE.

CLÉANTHIS (à part). O ciel ! que d'aimables caresses  
 D'un époux ardemment chéri,  
 Et que mon traître de mari  
 Est loin de toutes ces tendresses !  
 MERCURE. La Nuit, qu'il me faut avertir,  
 N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;  
 Et, pour effacer les étoiles,  
 Le soleil de son lit peut maintenant sortir.  
 CLÉANTHIS (arrêtant Mercure). Quoi ! c'est ainsi que l'on me quitte !  
 MERCURE. Et comment donc ? ne veux-tu pas  
 Que de mon devoir je m'acquitte,  
 Et que d'Amphitryon j'aie suivi les pas ?  
 CLÉANTHIS. Mais, avec cette brusquerie,  
 Traître, de moi te séparer !  
 MERCURE. Le beau sujet de fâcherie !  
 Nous avons tant de temps ensemble à demeurer !  
 CLÉANTHIS. Mais quoi ! partir ainsi d'une façon brutale,  
 Sans me dire un seul mot de douceur pour régaler !  
 MERCURE. Diantre ! où veux-tu que mon esprit  
 T'aille chercher des fariboles ?  
 Quinze ans de mariage épuisent les paroles ;  
 Et depuis un long temps nous nous sommes tout dit.  
 CLÉANTHIS. Regarde, traître, Amphitryon ;



Vois combien pour Alcène il étale de flamme ;  
Et rougis, là-dessus, du peu de passion  
Que tu témoignes pour ta femme !  
MERCURE. Eh ! mon Dieu, Cléanthis, ils sont encore amants.  
Il est certain âge où tout passe ;  
Et ce qui leur sied bien en ces commencements  
En nous, vieux mariés, aurait mauvaise grâce.  
Il nous ferait beau voir, attachés face à face,  
A pousser les beaux sentiments !  
CLÉANTHIS. Quoi ! suis-je hors d'état, perfide, d'espérer  
Qu'un cœur auprès de moi soupire !  
MERCURE. Non, je n'ai garde de le dire ;  
Mais je suis trop barbon pour oser soupire,  
Et je ferais crever de rire.  
CLÉANTHIS. Mérites-tu, pendar, cet insigne bonheur  
De te voir pour épouse une femme d'honneur ?  
MERCURE. Mon Dieu ! tu n'es que trop honnête ;  
Ce grand honneur ne me vaut rien.  
Ne sois point si femme de bien,  
Et me romps un peu moins la tête.  
CLÉANTHIS. Comment, de trop bien vivre on te voit me blâmer !  
MERCURE. La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;  
Et ta vertu fait un vacarme  
Qui ne cesse de m'assommer.  
CLÉANTHIS. Il te faudrait des cœurs pleins de fausses tendresses ;  
De ces femmes aux beaux et louables talents,  
Qui savent accabler leurs maris de caresses,  
Pour leur faire avaler l'usage des galants.  
MERCURE. Ma foi, veux-tu que je te dise ?  
Un mal d'opinion ne touche que les sots ;  
Et je prendrais pour ma devise :  
« Moins d'honneur et plus de repos. »  
CLÉANTHIS. Comment ! tu souffrirais, sans nulle répugnance,  
Que j'aimasse un galant avec toute licence !  
MERCURE. Oui, si je n'étais plus de tes cris rebattu,  
Et qu'on te vit changer d'humeur et de méthode :  
J'aime mieux un vice commode  
Qu'une fatigante vertu.  
Adieu, Cléanthis, ma chère âme ;  
Il me faut suivre Amphitryon.  
CLÉANTHIS (seule). Pourquoi, pour punir cet infâme,  
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?  
Ah ! que dans cette occasion  
J'enrage d'être honnête femme !

## ACTE SECOND.

— 98 —

## SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON. Viens çà, bonreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon,  
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire,  
Et que, pour te traiter comme je le désire,  
Mon courroux n'attend qu'un bâton ?  
SOSIE. Si vous le prenez sur ce ton,  
Monsieur, je n'ai plus rien à dire,  
Et vous aurez toujours raison.  
AMPHITRYON. Quoi ! tu veux me donner pour des vérités, traître,  
Des contes que je vois d'extravagance outrés ?  
SOSIE. Non : je suis le valet, et vous êtes le maître,  
Il n'en sera, monsieur, ce que vous voudrez.  
AMPHITRYON. Ça, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,  
Et tout du long l'ouïr sur ta commission.  
Il faut, avant que voir ma femme,  
Que je débrouille ici cette confusion.  
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,  
Et réponds mot pour mot à chaque question.  
SOSIE. Mais, de peur d'incongruité,

Dites-moi, de grâce, à l'avance,  
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.  
Parlerai-je, monsieur, selon ma conscience,  
Ou comme auprès des grands on le voit usité ?  
Faut-il dire la vérité,  
Ou bien user de complaisance ?  
AMPHITRYON. Non : je ne te veux obliger  
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.  
SOSIE. Bon. C'est assez, laissez-moi faire ;  
Vous n'avez qu'à m'interroger.  
AMPHITRYON. Sur l'ordre que tantôt je t'avais su prescrire...  
SOSIE. Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,  
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,  
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.  
AMPHITRYON. Comment, coquin !  
SOSIE. Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,  
Je mentirai si vous voulez.  
AMPHITRYON. Voilà comme un valet montre pour nous du zèle !  
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?  
SOSIE. D'avoir une frayeur mortelle  
Au moindre objet que j'ai trouvé.  
AMPHITRYON. Poltron !  
SOSIE. En nous formant nature à ses caprices ;  
Divers penchants en nous elle fait observer :  
Les uns à s'exposer trouvent mille délices ;  
Moi j'en trouve à me conserver.  
AMPHITRYON. Arrivant au logis ?...  
SOSIE. J'ai, devant notre porte,  
En moi-même voulu répéter un petit  
Sur quel ton et de quelle sorte  
Je ferais du combat le glorieux récit.  
AMPHITRYON. Ensuite ?  
SOSIE. On m'est venu troubler et mettre en peine.  
AMPHITRYON. Et qui ?  
SOSIE. Sosie ; un moi de vos ordres jaloux,  
Que vous avez du port envoyé vers Alcène,  
Et qui de nos secrets a connaissance pleine  
Comme le moi qui parle à vous.  
AMPHITRYON. Quels contes !  
SOSIE. Non, monsieur ; c'est la vérité pure.  
Ce moi plus tôt que moi s'est au logis trouvé ;  
Et j'étais venu, je vous jure,  
Avant que je fusse arrivé.  
AMPHITRYON. D'où peut procéder, je te prie,  
Ce galimatias maudit ?  
Est-ce songe ? est-ce ivrognerie,  
Aliénation d'esprit,  
Ou méchante plaisanterie ?  
SOSIE. Non, c'est la chose comme elle est,  
Et point du tout conte frivole.  
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole ;  
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.  
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,  
Je me suis trouvé deux chez nous ;  
Et que, de ces deux moi piqués de jalousie,  
L'un est à la maison, et l'autre est avec vous ;  
Que le moi que voici, chargé de lassitude,  
A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,  
Et n'ayant d'autre inquiétude  
Que de battre et casser des os.  
AMPHITRYON. Il faut être, je le confesse,  
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,  
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse !  
SOSIE. Si vous vous mettez en courroux,  
Plus de conférence entre nous ;  
Vous savez que d'abord tout cesse.  
AMPHITRYON. Non, sans emportement je te veux écouter,  
Je l'ai promis. Mais, dis : en bonne conscience,  
Au mystère nouveau que tu me viens conter  
Est-il quelque ombre d'apparence ?  
SOSIE. Non ; vous avez raison, et la chose à chacun  
Hors de créance doit paraître.  
C'est un fait à n'y rien connaître,  
Un conte extravagant, ridicule, importun ;  
Cela choque le sens commun ;  
Mais cela ne laisse pas d'être.  
AMPHITRYON. Le moyen d'en rien croire à moins qu'être insensé !  
SOSIE. Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême.  
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,  
Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même :  
Mais à me reconnaître enfin il m'a forcé ;  
J'ai vu que c'était moi sans aucun stratagème ;  
Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,

Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes :  
Enfin deux gouttes de lait  
Ne sont pas plus ressemblantes ;  
Et, n'était que ses mains sont un peu trop pesantes,  
J'en serais fort satisfait.  
AMPHITRYON. A quelle patience il faut que je m'exhorte !  
Mais, enfin, n'es-tu pas entré dans la maison ?  
SOSIE. Bon, entré ! Eh ! de quelle sorte ?  
Ai-je voulu jamais entendre de raison ?  
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?  
AMPHITRYON. Comment donc ?  
SOSIE. Avec un bâton,  
Dont mon dos sent encor une douleur tres-forte.  
AMPHITRYON. On t'a battu ?  
SOSIE. Vraiment.  
AMPHITRYON. Et qui ?  
SOSIE. Moi.  
AMPHITRYON. Toi, te battre ?  
SOSIE. Oui, moi ; non pas le moi d'ici,  
Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.  
AMPHITRYON. Te confonde le ciel de me parler ainsi !  
SOSIE. Ce ne sont point des badinages.  
Le moi que j'ai trouvé tantôt  
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages,  
Il a le bras fort, le cœur haut ;  
J'en ai reçu des témoignages,  
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut ;  
C'est un drôle qui fait des rages.  
AMPHITRYON. Achevons. As-tu vu ma femme ?  
SOSIE. Non.  
AMPHITRYON. Pourquoi ?  
SOSIE. Par une raison assez forte.  
AMPHITRYON. Qui t'a fait y manquer, maraud ? explique-toi.  
SOSIE. Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?  
Moi, vous dis-je ; ce moi plus robuste que moi,  
Ce moi qui s'est de force emparé de la porte,  
Ce moi qui m'a fait filer doux,  
Ce moi qui le seul moi veut être,  
Ce moi de moi-même jaloux,  
Ce moi vaillant dont le courroux  
Au moi poltron s'est fait connaître,  
Enfin ce moi qui suis chez nous,  
Ce moi qui s'est montré mon maître,  
Ce moi qui m'a roué de coups.  
AMPHITRYON. Il faut que ce matin à force de trop boire  
Il se soit troublé le cerveau.  
SOSIE. Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau.  
A mon serment on m'en peut croire.  
AMPHITRYON. Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,  
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,  
T'ait fait voir toutes les chimères  
Dont tu me fais des vérités.  
SOSIE. Tout aussi peu. Je n'ai point somméillé,  
Et n'en ai même aucune envie ;  
Je vous parle bien éveillé :  
J'étais bien éveillé ce matin, sur ma vie !  
Et bien éveillé même était l'autre Sosie  
Quand il m'a si bien étrillé.  
AMPHITRYON. Suis-moi ; je t'impose silence.  
C'est trop me fatiguer l'esprit ;  
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience  
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.  
SOSIE (à part). Tous les discours sont des sottises,  
Partant d'un homme sans éclat :  
Ce seraient paroles exquises  
Si c'était un grand qui parlait.  
AMPHITRYON. Entrons sans davantage attendre.  
Mais Alcène paraît avec tous ses appas ;  
En ce moment sans doute elle ne m'attend pas,  
Et mon abord la va surprendre.

## SCÈNE II.

ALCÈNE, AMPHITRYON, CLÉANTHIS, SOSIE.

ALCÈNE (sans voir Amphitryon).  
Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les dieux  
Nous acquitter de nos hommages,  
Et les remercier des succès glorieux

Dont Thèbes par son bras goûte les avantages.  
(Apercevant Amphitryon.)  
O dieux !  
AMPHITRYON. Fasse le ciel qu'Amphitryon vainqueur  
Avec plaisir soit revu de sa femme,  
Et que ce jour, favorable à ma flamme,  
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur !  
Que j'y retrouve autant d'ardeur  
Que vous en rapportez mon âme !  
ALCÈNE. Quoi ! de retour sitôt ?  
AMPHITRYON. Certes, c'est en ce jour  
Me donner de vos feux un mauvais témoignage ;  
Et ce : « Quoi ! sitôt de retour ! »  
En ces occasions n'est guère le langage  
D'un cœur bien enflammé d'amour.  
J'osais me flatter en moi-même  
Que loin de vous j'aurais trop demeuré.  
L'attente d'un retour ardemment désiré  
Donne à tous les instants une longueur extrême ;  
Et l'absence de ce qu'on aime,  
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.  
ALCÈNE. Je ne vois...  
AMPHITRYON. Non, Alcène, à son impatience  
On mesure le temps en de pareils états :  
Et vous comptez les moments de l'absence  
En personne qui n'aime pas.  
Lorsque l'on aime comme il faut,  
Le moindre éloignement nous tue ;  
Et ce dont on hérit la vue  
Ne revient jamais assez tôt.  
De votre accueil, je le confesse,  
Se plaint ici mon amoureuse ardeur ;  
Et j'attendais de votre cœur  
D'autres transports de joie et de tendresse.  
ALCÈNE. J'ai peine à comprendre sur quoi  
Vous fondez les discours que je vous entends faire ;  
Et si vous vous plaignez de moi,  
Je ne sais pas, de bonne foi,  
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.  
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,  
On me vit témoigner une joie assez tendre,  
Et rendre aux soins de votre amour  
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.  
AMPHITRYON. Comment ?  
ALCÈNE. Ne fis-je pas éclater à vos yeux  
Les soudains mouvements d'une entière allégresse ?  
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux  
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?  
AMPHITRYON. Que me dites-vous là ?  
ALCÈNE. Que même votre amour  
Montra de mon accueil une joie incroyable ;  
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,  
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour  
Ma surprise soit si coupable.  
AMPHITRYON. Est-ce que du retour, que j'ai précipité,  
Un songe, cette nuit, Alcène, dans votre âme,  
A prévenu la vérité ?  
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,  
Votre cœur se croit vers ma flamme  
Assez amplement acquitté ?  
ALCÈNE. Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,  
Amphitryon, a dans votre âme  
Du retour d'hier au soir bronillé la vérité ;  
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai  
Votre cœur prétend à ma flamme  
Ravir toute l'honnêteté ?  
AMPHITRYON. Cette vapeur dont vous me régaliez  
Est un peu, ce me semble, étrange.  
ALCÈNE. C'est ce qu'on peut donner pour change  
Du songe dont vous me parlez.  
AMPHITRYON. A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,  
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.  
ALCÈNE. A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,  
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.  
AMPHITRYON. Laissons un peu cette vapeur, Alcène.  
ALCÈNE. Laissons un peu ce songe, Amphitryon.  
AMPHITRYON. Sur le sujet dont il est question,  
Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.  
ALCÈNE. Sans doute ; et, pour marque certaine,  
Je commence à sentir un peu d'émotion.  
AMPHITRYON. Est-ce donc que par là vous voulez essayer  
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?